

Chess

LE
PALAMÈDE

4717 *Revue Mensuelle*

DES ÉCHECS

ET AUTRES JEUX.

La vie est une partie d'échecs.
MICHEL CERVANTES.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME.



Paris.

AU BUREAU DE LA REVUE,
CERCLE DES ÉCHECS,
ET AU CAFÉ DE LA RÉGENCE,
243, pl. du Palais-Royal.

S. DUFOUR ET C^o,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
1 bis, rue de Verneuil,
Fg. St-Germain.

1847. *Gué*

Je passe à la description du jeu Chinois, dont, par occasion , il s'est plu à rapporter différentes choses. On en peut voir le dessin dans le livre des figures chinoises qui existe à la bibliothèque de Berlin, d'où nous l'avons fait graver avec soin. Ce jeu est du genre de ceux qui ne dépendent que du talent sans aucun mélange de hasard; il a cela de singulier, que les joueurs (et il paraît qu'il y en a deux) ne se prennent pas réciproquement leurs pièces, mais s'assiègent et se resserrent tellement, qu'il y en a un qui est vainqueur, mais pour ainsi dire sans meurtre ni effusion de sang, et seulement en enlevant à son adversaire la liberté de se mouvoir. Ce qui, dans les autres jeux, n'arrive que rarement, est ici absolument nécessaire. Mais écoutons, relativement à ce jeu, *Nicolas Frigantius*, dans le chap. VIII du 1^{er} liv. de *l'Expédition chrétienne chez les Chinois*, de l'illustre *Mathieu Riccii*, véritable fondateur des missions en Chine, suivant le rapport de divers auteurs. Il s'exprime ainsi :

« Ils ont entr'eux un jeu très sérieux, et qui consiste en un Damier de plusieurs fois trois cents cellules. »

(Je crois que cette expression veut dire plus de trois cents cellules, peut-être par inexactitude de la traduction de Riccii, de l'italien en latin, et de celle de Frigantius du français en latin, qui expriment assez mal qu'il n'y a que deux joueurs.)

«Et ils jouent avec deux cents pièces dont les unes sont blanches et les autres noires. Avec ces pièces, chacun des deux joueurs cherche à repousser celles de l'autre vers le milieu , afin d'être maître par la suite des cellules restantes, et à la fin, celui qui est maître d'un plus grand nombre de cellules du Damier, est regardé comme vainqueur.

Les magistrats pratiquent ce jeu avec la plus grande ardeur, et ils emploient souvent à y jouer la plus grande partie du jour, car entre les joueurs habiles, une seule partie dure souvent une heure entière.

Celui qui y est fort, quand même il ne serait distingué par aucun autre mérite, est cependant vanté et recherché par tout le monde, et même les magistrats en attachent habituellement quelques uns près de leur personne , afin qu'instruits par leurs soins, ils puissent bien entendre les règles de ce jeu. »

Voilà ce que rapporte Frigantius; mais à cette description, il manque évidemment une exposition oculaire de la figure de ce jeu. Cette figure est celle d'un Damier carré, dont chaque côté est de dix-huit cases, ce qui fait que le nombre de cases est de dix-huit fois dix-huit, c'est à dire de trois cent vingt-quatre et non pas trois cents. Le reste de la description est peu important, car chacun des deux joueurs cherchant toujours à pousser l'autre vers le milieu du Damier, il est évident que cela est toujours en son pouvoir, mais que cela n'est pas absolument nécessaire puisqu'il suffit qu'il le tienne eufonné, soit dans le milieu, soit dans l'un des angles du Damier; car celui-là gagne la partie, qui reste le maître d'un plus grand nombre de cases ; que peut-on entendre par là ? si ce n'est celui qui, tenant son adversaire enfermé , est le maître du champ de bataille.

Je crois aisément que la grandeur du Damier et la quantité de pièces rendent ce jeu fort ingénieux et fort difficile, quoique toutes ses lois ne soient pas connues. Cependant, certainement le principe singulier, d'après lequel toutes les actions de ce jeu n'ont jamais pour but la mort de l'ennemi, mais seulement de le repousser aux limites du Damier, ce principe (qui ne se trouve pas dans nos jeux) méritait bien qu'on en parlât.

Il est possible que quelque brahme en fut l'inventeur, et que ce sage, abhorrant le meurtre, voulait obtenir une victoire non souillée par le sang ; car il est constant que plusieurs peuples des Indes orientales, plus chrétiens, si j'ose le dire, que ceux qui en portent le nom, ont l'habitude d'éviter le meurtre, même à la guerre.